

DISCOURS DE RÉCEPTION
DE
GEORGES DUBY
À L'ACADEMIE FRANÇAISE
ET RÉPONSE
D'ALAIN PEYREFITTE
SUIVIS DES ALLOCUTIONS
PRONONCÉES À L'OCCASION DE LA
REMISE DE L'ÉPÉE

nrf

GALLIMARD

10,580

*Discours de réception
de Georges Duby
à l'Académie française*

M. Georges DUBY, ayant été élu à l'Académie française à la place laissée vacante par la mort de Marcel ARLAND, y est venu prendre séance le jeudi 28 janvier 1988 et a prononcé le discours suivant :

Messieurs,

Marcel Arland, un jour de brouillard, parcourait Paris. Le voici sur le pont des Arts. Il rêve. Le souvenir d'une conversation lui vient. Un officier des gardes républicaines qui avait commandé le peloton d'honneur lors de la dernière réception à l'Académie française, lui demandait l'été précédent : pourquoi la solennité ne prendrait-elle pas encore plus d'éclat, pourquoi ne verrait-on pas le nouvel académicien s'avancer vers son fauteuil depuis l'autre

rive de la Seine, depuis le Louvre, la double haie des gardes, sabre au clair, s'étirant d'un bout à l'autre du pont? Ce pont, en vérité, Marcel Arland le prenait alors en sens inverse. « *Je tournais*, précise-t-il, *le dos à l'Institut*. » Un jour vint, cependant, où il prit le pont dans le bon sens. Qui lui eût prédit cette volte-face l'eût sans doute quelque peu surpris lorsqu'il écrivait cette phrase, vers 1945, à cinquante ans. Un fait est sûr : quand, au même âge, saisi d'un trouble aussi grand que celui qui m'étreint aujourd'hui, je lisais devant les savants qui venaient de m'élire au Collège de France un autre discours, ou plutôt, car il s'agit d'un genre tout différent, une leçon, ma leçon inaugurale, je ne pouvais, bien sûr, imaginer accéder à mon tour à un si haut degré d'honneur, être l'objet de votre part, Messieurs, d'une considération si bienveillante. Comment même, il y a quelques mois à peine, aurais-je osé penser que vous me feriez place parmi vous? J'en reste ce soir étonné, et mes premiers mots sont de gratitude pour vous qui m'avez choisi.

Cependant, je voudrais aussi, à l'orée de cette cérémonie, exprimer hautement ce que je dois à deux de vos confrères qui ne sont plus, Georges Dumézil et Fernand Braudel. Les travaux de Georges Dumézil m'ont guidé au tournant d'une recherche hasardeuse. Je m'efforçais de

comprendre comment s'organisaient les rapports de pouvoir en France aux temps que l'on dit féodaux. Ce fut en m'appliquant à discerner, parmi les écrits datant de cette époque qui sont parvenus jusqu'à nous, les traces d'un modèle, de cette forme qu'une suite de livres admirables montrait solidement implantée au cœur de l'idéologie des peuples indo-européens, ce fut en m'évertuant à dater aussi précisément qu'il est possible, à situer dans le mouvement d'ensemble d'une culture les résurgences successives du système des trois fonctions que je parvins à délimiter avec moins d'incertitude la part qui revient à l'imaginaire dans l'évolution des sociétés humaines. Lorsque, après avoir lu ce qu'avait publié ce grand homme, il me fut donné de l'approcher, j'ai pu, privilège insigne, prendre directement exemple sur la rigueur de son érudition, bénéficier de ses conseils, profiter de cette ouverture de cœur, de l'extrême obligeance qui rendaient Georges Dumézil si accessible aux débutants. Je m'honore enfin d'une lettre, la dernière que j'ai reçue de lui : peu de temps avant de disparaître, il m'assurait souhaiter me voir briguer bientôt les faveurs que vous venez, Messieurs, de m'accorder.

L'attache qui me lie à Fernand Braudel est plus serrée et ma dette envers lui plus lourde encore. Trente années durant, la confiance qu'il

me témoigna conforta la mienne et soutint mon effort. Braudel fut réellement mon maître. Sans ses avis, ses encouragements, sans la vivacité, la générosité de ses critiques, je n'aurais pas mené comme je l'ai fait ma tâche d'historien. De cet homme munificent, j'ai reçu à profusion. À ma reconnaissance se mêle une affection filiale que je regrette de ne lui avoir pas plus manifestement signifiée. Au lendemain de son élection à l'Académie, nous lui disions, ma femme et moi, notre joie. Il me répondit par un court billet dont je retiens cette apostrophe : « *Ne souriez pas, vous y viendrez.* » En maintes circonstances, Braudel m'avait comme cela fait signe, appelé à sortir de moi-même, tiré de ma timidité. Il m'avait averti longtemps à l'avance que, malgré ma résolution têteue de ne point m'éloigner de ces terres de soleil, de solitude et de grand vent où je me plais, je finirais par venir à Paris, au Collège de France. J'y vins et, vous le voyez, à son dernier appel, j'ai répondu.

Dans ma voix, mon émotion se décèle. Je ne sais si l'on y sent aussi mon plaisir, ce plaisir que tous les miens, tous mes amis partagent. Votre choix, je l'ai dit, m'étonna. Me surprit aussi son retentissement, cette sorte de gloire dont l'élu, votre élu, se trouve du jour au lendemain revêtu. Je n'imaginais pas devenir l'objet de tant d'attentions, recevoir de si nombreux messages, certains venant de si haut, de si loin ou des pro-

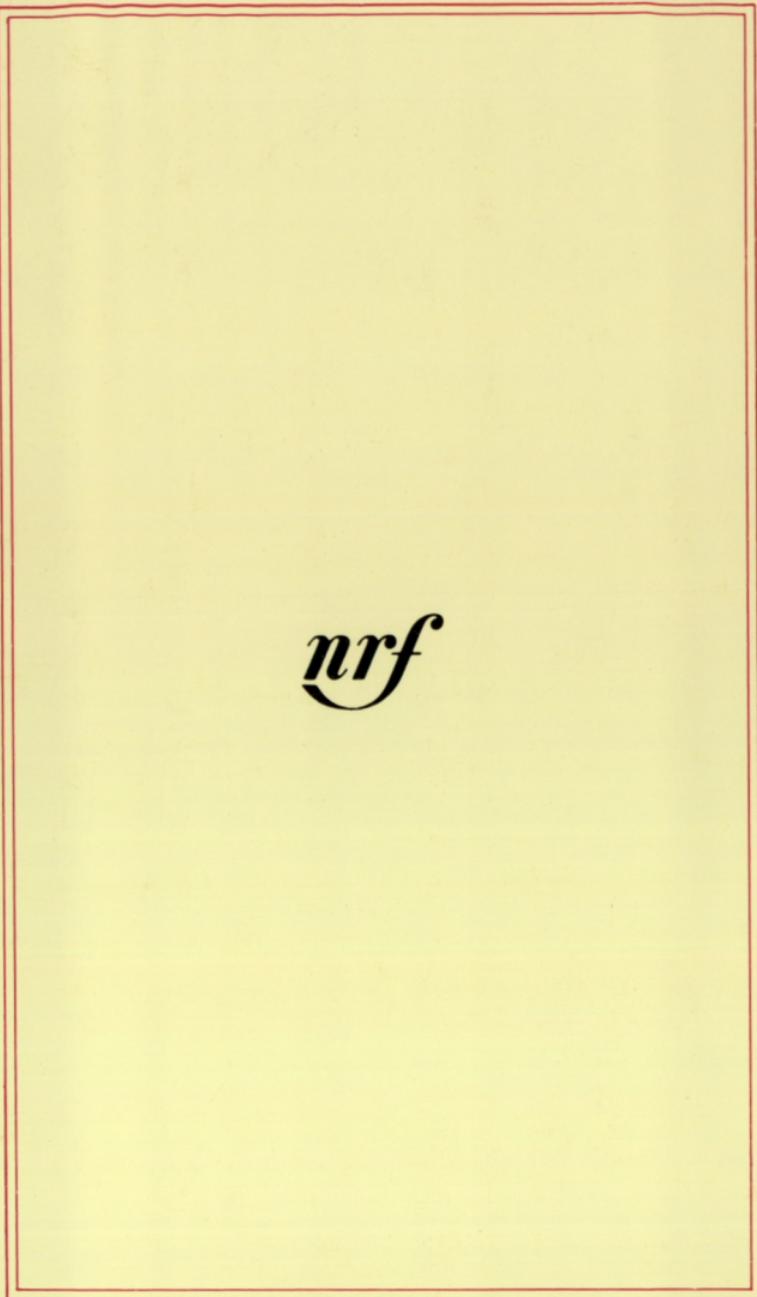
fondeurs du passé : l'écho se répercutant aussitôt bien au-delà des frontières, et tous ces camarades d'études, de régiment que j'avais perdus de vue et qui tinrent à me témoigner que le lien n'était pas rompu. De fait, je l'avoue, je savais mal ce qu'est l'Académie française. Un trait, en particulier, m'échappait. Voltaire pourtant le désigne dans le discours qu'il prononça à sa réception, rappelant que l'Académie prit naissance au sein de l'amitié, affirmant que l'amitié fait la force vive de ce corps. Je m'aperçois que je suis, en ce jour, en ce lieu, accueilli dans un groupe d'amis, faveur précieuse que je vous rends grâce de m'accorder.

D'un ami que vous avez perdu et dont je souhaite occuper dignement près de vous la place, il m'appartient de faire l'éloge. Il me fut proche. Quand, pour me préparer à cette commémoration, j'ai tiré de ma bibliothèque les premiers livres qu'il publia, je les ai trouvés fatigués, usés, leur délabrement même attestant un ancien, un très étroit commerce. En effet, à dix-huit ans, lorsque, dans ma province, je me jetais dès leur parution sur les fascicules de *La Nouvelle Revue française*, j'ai lu avec passion Marcel Arland, envoûté par le balancement de ses phrases enchaînées souplement sur le ton de la confidence, et dont les harmonies discrètes, coupées de brusques éclats d'où s'exhale en quelques

mots la saveur d'une sensation, feraient presque oublier la rigueur de la trame, ce savant assemblage ramenant à la plus forte intensité dramatique les stances successives de l'action. Dans le droit fil d'une tradition séculaire, telles pages d'*Antarès* ou du *Grand Pardon* ne viennent-elles pas en couronnement de ce recueil que composa Arland où, depuis Chrétien de Troyes et l'auteur inconnu du *Lancelot*, se trouvent exposés les chefs-d'œuvre de la prose française? J'avais lu les premiers de ses courts récits. Je les ai relus, de nouveau sous le charme. J'ai lu les écrits plus récents, ce qui est publié de la correspondance et ces méditations sur quoi l'œuvre se clôt. Cette œuvre cependant, je n'ai pas qualité pour la commenter devant vous, et c'est de l'auteur que, ce soir, je dois parler, quelque peu embarrassé, je l'avoue, puisque je ne l'ai jamais rencontré, séparé de lui moins par la différence d'âge que par cette cloison, heureusement détruite en votre compagnie, qui ordinairement isole les professeurs des gens de lettres.

Mais l'historien, me dira-t-on, n'est-il pas requis par profession de rendre à la vie des personnages qu'il ne rejoint que par les traces qu'ils ont laissées? Et quand cet historien est médiéviste, ces traces ne sont-elles pas décevantes, discontinues, presque effacées? Il a le droit, je le proclame, prenant appui sur ces rares

témoignages, d'imaginer, de rêver. Pourquoi ne rêverais-je pas sur ce que m'ont rapporté les familiers de Marcel Arland, ceux qui l'ont interrogé, forçant cet homme secret à parler de lui-même, ou bien sur des images, d'anciennes photographies, et parmi les lieux qu'il a hantés? Je pourrais raconter à mon tour l'enfance paysanne, à Varennes-sur-Amance, entre l'arrière-grand-mère, le grand-père, l'instituteur, le frère aîné, et la mère, cette femme très belle, murée dans son veuvage, dans son orgueil, inaccessible, puis les années de collège à Langres, les lectures précoces, le goût de l'écriture qui s'affirma lorsque Arland vint, en octobre 1917, préparer à la Sorbonne une licence de lettres. Je pourrais le montrer, entiché de Gide, découvrant par Gide Nietzsche, Dostoïevski, prenant en main une revue, *l'Université de Paris*, obtenant pour elle des textes de Proust, de Giraudoux, de Mauriac, fondant bientôt avec des camarades de caserne, Vitrac, Crevel, Limbourg, sa propre revue, puis une autre, aussi audacieuse, aussi éphémère. Je rappellerais sa rencontre avec Malraux, dont le rapprochait sa passion pour la peinture. Je l'évoquerais quittant bientôt Paris, regagnant le pays natal, écrivant, au milieu des champs, son premier livre, *Terres étrangères*. À qui soumettre le manuscrit? À André Gide évidemment. Gide le recommande à Paulhan. Gaston Gallimard signe le contrat. Le livre paraît,



nrf



88-X A 71495 ISBN 2-07-071495-0

HORS COMMERCE